

ROMAIN GARY

Les trésors  
de la mer Rouge

*nrf*

GALLIMARD







© *Éditions Gallimard, 1971.*

Ce ne sont ni les trésors engloutis qui dorment au sein des grands fonds sous-marins que je suis allé chercher pour vous sur ces eaux que l'art des conteurs arabes a peuplées de fabuleuses histoires. Ni les perles que l'on n'y pêche plus guère, ni les rubis, émeraudes et diamants que l'eunuque Murad a jetés, dit-on, dans la mer Rouge par l'ordre de son maître Ibn Séoud, afin qu'ils rejoignent dans l'inaccessible le fils préféré du dernier conquérant d'Arabie des temps modernes. Ni l'or clandestin transporté par les boutres aux mâts obliques vers les coffres des trafiquants indiens...

Les trésors que j'ai ramenés de là-bas sont immatériels et, lorsque la plume ne s'en saisit pas, ils disparaissent à jamais. Le romancier que je suis, amoureux de ces diamants éphémères, parfois très purs, parfois noirs, mais toujours uniques et bouleversants dans leur mystérieux éclat, est parti à leur

recherche vers cette mine de richesse et de pauvreté inépuisable que l'on appelait jadis l'âme humaine — je dis « jadis », car le mot est passé de mode, avec son écho d'au-delà.

Il y a quarante ans, déjà, que je ne cesse de regarder autour de moi dans l'espoir d'en saisir les manifestations soudaines et émouvantes, et ce sont ces bijoux-là, les seuls que rien ne peut jamais priver de leur valeur fabuleuse et de leur pouvoir envoûtant, que je vous ramène de la mer Rouge et de ses environs.

J'ai vu le grand fantôme de l'Empire français se lever sous mes yeux entre l'Abyssinie, le Nil et la Somalie, plus humain, plus convaincant et plus *vrai* qu'à l'heure de son apogée. Sous le soleil le plus dur du monde, sur une terre sans pitié pour toutes les formes de la vie — un cataclysme géologique saisi et perpétué en son instant d'ultime catastrophe — j'ai vu la France de Gallieni, Gouraud et Lyautey, la France de la « grandeur » — ou faut-il dire : des grands mots? — vivre ses derniers instants dans l'authenticité enfin atteinte et *corriger* son passé. Et ce rayon vert du grand couchant des empires occidentaux a une pureté singulière...

Je suis venu dans ce qui fut la Somalie française, nommée aujourd'hui plus discrètement « Territoire des Afars et Issas », à la recherche d'un homme que sa famille ne me permet pas d'appeler de son vrai nom. Je l'appellerai Machonnard...

J'en avais entendu parler par un camarade de la France Libre, vaincu à Dien Bien Phu, vaincu en Algérie, et avec qui je me suis cruellement heurté au moment du putsch d'Alger et de l'O.A.S. Il m'avait dit à sa sortie de prison :

— Pour comprendre ce que vous avez fait de nous, va à Djibouti. Je te donnerai un mot. Ils te montreront Machonnard...

Djibouti, deux heures du matin. J'atterris par une de ces nuits écrasantes de chaleur qui paraissent changer les étoiles glacées en de minuscules soleils enragés. On pompe l'air dans l'avion pour vous permettre de respirer et à la sortie du Boeing on se tourne avec inquiétude vers les réacteurs : sont-ils en feu? Est-ce de ces trous béants que vient cet invisible incendie?

Je n'ai pas dormi. Comme beaucoup d'anciens officiers de métier qui s'étaient heurtés aux « soldats perdus », leurs frères, je m'étais souvent

demandé si je ne luttais pas surtout contre moi-même, contre cette nostalgie douteuse par son romantisme d'un autre âge, mais si tenace, qui me faisait peut-être regretter mon propre passé et cette armée haute en couleur, riche de figures légendaires, qui m'avait marqué pour la vie...

Ils sont tous là. Il ne manque pas un mouchoir blanc sur une nuque de légionnaire, pas un burnous rouge de spahi, pas un rire dur de ceux qu'on appelait jadis les « joyeux »... Vous les verrez tous, dans les rues de Djibouti, pour encore quelques secondes d'histoire, ces fantômes bien vivants surgis d'un monde évanoui, d'une France dont la « force de frappe » était faite de ce qu'on appelait alors « matériel humain ».

J'ai vécu avec le Groupe nomade, celui qui veillait autrefois sur les confins sahariens, avec ses chameaux et ses postes tout blancs perdus dans le désert que les anciens de Sidi-bel-Abbès appellent encore entre eux « bordjs », dans un murmure un peu honteux... Ce sont les mêmes murs crénelés avec leurs sentinelles noires qui scrutent un horizon d'où ne sortiront plus pourtant les cavaliers *chleuhs* d'Abd el-Krim, le chef de la révolte du Rif marocain, il y a quarante-cinq ans.

J'ai vu ceux dont vous chercherez en vain les

mines « colonialistes » lors de nos défilés du 14 Juillet : les sérouals noirs des hommes de la frontière éthiopienne sont ceux de *L'Escadron blanc*, les « marsouins » et l'Infanterie coloniale n'ont rien perdu de leur allure et qui savait donc que les Bat' d'Af' existent toujours, cet enfer disciplinaire des « fortes têtes » dont ne parle jamais notre T.V.? Ces Bat' d'Af' auxquels il ne manque qu'un Papillon pour vous rappeler le bagne de la Guyane, et où le sadisme des punisseurs fait un si bon ménage avec le masochisme des punis.

A quelques kilomètres de l'endroit où les marchands d'esclaves, à l'époque de Monfreid et de Kessel, enterraient dans le sable brûlant des enfants châtrés afin que se cicatrisent plus vite les plaies de ces futurs eunuques destinés aux harems d'Arabie, se dresse derrière des barbelés le camp disciplinaire où continuent à être célébrées des épousailles morbides : celles où le goût du châtiement physique regu se marie parfois avec celui de la souffrance infligée...

Il est sept heures du matin. Dehors, la chaleur n'a pas bougé : jour, nuit, c'est le même feu épais, soutenu, nourri. L'hélicoptère qui me soulève semble chercher l'air de ses pales, n'est plus qu'un ventila-

teur : c'est la seule bouffée de fraîcheur que l'on arrive ici à soutirer du ciel.

Vingt minutes plus tard, je me retrouve sur un banc de sable, une bande étroite de quatre cents mètres, au milieu de la mer Rouge, face aux montagnes du Yémen : c'est ici que passe ses week-ends le dernier proconsul de France. A cent mètres du récif de corail, des bouillonnements soudains agitent des eaux émeraude : les requins. Madagascar excepté, c'est la plus forte concentration de requins dans cette partie du monde...

Je sens le sol bouger sous mes pieds et évite de baisser les yeux, pour échapper à la nausée : les crabes. Ils sont quelque vingt mille sur cet îlot : le sable bouge sans cesse, grouille, finit par donner le mal de mer. Ils sont jaunes avec des allures de danseuses en tutu; des crânes sur pattes, avec des bouches rouges en cœur qui évoquent irrésistiblement celles des *girls* des Folies-Bergère à l'époque de Mistinguett. C'est à peine s'ils s'écartent sur votre passage : le haut-commissaire de France a pour eux une tendresse qui se manifeste par des assiettes de sirop de grenadine sur lesquelles ils gigotent dans un immonde accouplement. Ils sont apprivoisés et leur foule ne cesse de grandir autour de nous.

L'homme dont les dimanches sont ainsi protégés contre les importuns par cette garde du corps bien connue du Tout-Djibouti officiel, fut pendant longtemps ce que les morts-vivants de la bien-soumise bourgeoisie appellent un « aventurier ». Résistant, homme de confiance du général de Gaulle, il avait vu son fils tué à sa place aux heures de l'O.A.S... Un deuxième fils tué. Un frère amiral tué... Ambassadeur en Bolivie, il a probablement sauvé par ses coups de gueule Régis Debray d'une exécution sommaire « lors d'une tentative de fuite... ». Écrivain Série Noire, il a inventé deux mots qui sont passés — hélas! car voilà qui en dit long sur l'époque — dans le langage : « gorille » et « barbouze ».

Dominique Ponchardier. Cet « aventurier » au profil de corsaire travaille quinze heures par jour pour empêcher la population du territoire de crever de sous-alimentation et de tuberculose. Une espèce de victoire : chaque année, le taux de mortalité baisse. Il y a deux ans encore, Djibouti était un camp entouré de barbelés. Aujourd'hui, l'amitié a triomphé provisoirement des convoitises des voisins. Le départ de la France? Quand on voudra...

Il n'y a pas ici de « profit » à tirer, pas de position stratégique « impérialiste », pas de matières premières volées au peuple : il n'y a *rien*. La seule chose que la France peut « tirer » ici, c'est trois cent mille hommes hors de leur néant.

Cet homme est le seul taureau que j'aie vu à ne pas avoir un air bovin. Une petite croix de Lorraine autour du cou, dix fois plus discrète que la mienne.

— Ici, nous avons de la chance : il n'y a rien à prendre...

Quelques jours auparavant, à Addis-Abéba, un homme qui connaît son affaire m'avait dit :

— Le départ des Français de Djibouti? Ça ferait dans les trente mille morts après l'entrée des Éthiopiens ou des Somaliens et autant sans l'aide de personne...

Les raisons de la haine tribale entre les Afars et les Issas se perdent dans la nuit des temps. Ils ne les connaissent plus eux-mêmes. Mais la haine demeure : c'est la seule unité profonde que connaît cette terre sans ressources et sans pitié. Si l'enfer vous tente, venez-y : vous serez comblé. Cent mille volcans sont morts ici pour faire de cette région d'Afrique un chaos noir de rocs calcinés où seuls les épineux gris acier font vivre les chameaux

et les chèvres. Tout, ici, n'est plus que géologie et ne rappelle le destin commun des hommes que par des tombeaux que des pierres posées en cercle signalent aux vivants. Dans des cahutes coniques qui rappellent les « yourtes » de mon ancestrale Mongolie vivent des êtres humains qui paraissent faits d'ombres : une maigreur d'épineux...

— Qu'est-ce que la France fout ici, Ponchardier?

— Elle lutte contre la nature et ici, la nature, c'est une sale bête sans pitié... Lait de chameau, lait de chèvre. J'ai essayé le régime : j'ai failli crever. Pour le reste...

Un accent de tristesse. C'est un homme qui n'est pas né à son époque : celle des conquérants...

— Pour le reste, tu verras ici l'armée de l'Empire mort. A l'état d'échantillon. Elle se rend en quelque sorte les derniers honneurs. Une espèce de musée... Trois mille hommes, mais tout y est... Il ne manque que le père de Foucauld. Nous mettons ici le point final à l'ère des empires coloniaux et nous veillons à ce que ce point soit lumineux...

Vous me direz : nous avons déjà entendu cette chanson. Que le colonialisme ait été un échec, pour le constater, il suffit de parcourir l'Afrique indépendante : tout ce qui ici n'arrive pas à naître, à reconstruire, c'est notre œuvre. Si le colonialisme avait



ROMAIN GARY

Les trésors de la mer Rouge

La mer Rouge : d'un côté Djibouti, de l'autre le Yémen.

Romain Gary, parti à la découverte de ces déserts, y a rencontré de très étranges personnages.

À Djibouti, Dominique Ponchardier, « le Gorille », qui est Haut Commissaire de France dans cette dernière survivance de l'Empire, passe ses week-ends sur un banc de sable où grouillent vingt mille crabes. Djibouti, le dernier endroit où l'on trouve des légionnaires, des spahis, des goumiers, des Bat' d'Af', comme dans un musée de l'Armée coloniale d'antan. Djibouti où l'on paie encore le prix du sang : seize chameaux pour une vie d'homme.

À Djibouti, dans le désert, un ex-capitaine fou, soldat perdu, se croit dans une tour de guet en territoire viet et sable le champagne à la victoire de Diên Biên Phu. Il pense que Salan est président de la République, et de Gaulle à l'île d'Yeu.

À Massaoua, en Érythrée, Gary recueille la confession d'un mourant, un fabuleux pirate de l'air qui avait été son instructeur dans l'aviation anglaise.

Puis, au Yémen, d'autres aventures surprenantes, d'autres rencontres attendent celui à qui le *New York Times* a donné un jour le titre de « collectionneur d'âmes ».



9 782070 278084



71-XI A 27 808 ISBN 2-07-027808-5

Extrait de la publication